

146702

PREMIERS JOURS

DE GUERRE

EN

BELGIQUE



QUELQUES NOTES

DE

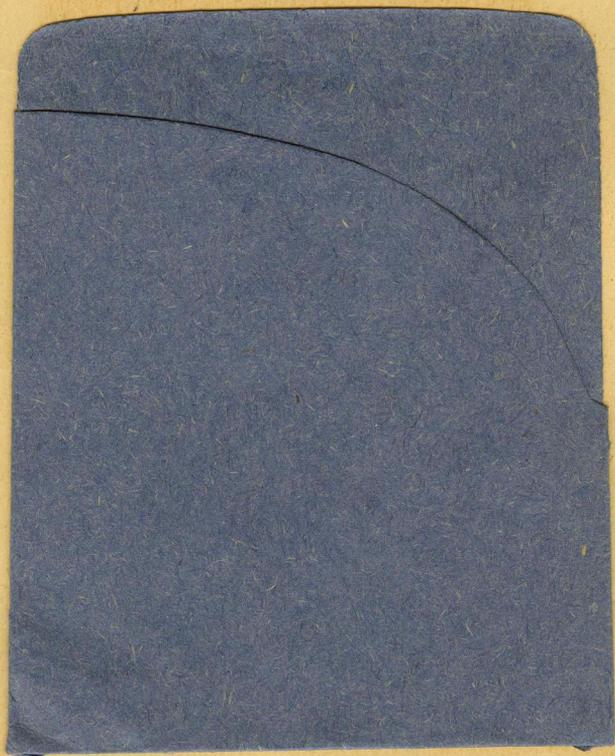
B. COUBAUX.



ПЕТРОГРАД

1915

В. Михайлов
Свердлов
15.



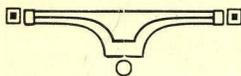
PREMIERS JOURS

DE GUERRE

— EN BELGIQUE —

QUELQUES NOTES DE

B. Coubaux.



Г-45
ЦЕНТРАЛЬНА НАУКОВА
БІБЛІОТЕКА К.Д.У.
Inv. № 207941

58

PÉTROGRAD.
1915.

Проверено
ЦНБ 1939

REVUE DES SCIENCES

DE LA NATURE

— DOUZIÈME ANNÉE —

— TOME XXXIII —

1906

Sorti des presses de l'Imprimerie de S. Pentkowski à Pétrograd
Grande Podjatcheskaja 22.



S. M. Albert. Roi des Belges.



S. M. la Reine des Belges.

ЦЕНТРАЛНА НАУКОВА
БИБЛИОТЕКА ХДУ
Инд. №.....

Центральна наукова бібліотека
ХНУ імені В. Н. Каразіна
2011 р.

Préface.

J'ai l'audace de publier les lignes qui suivront afin de contribuer tant soit peu à soulager la profonde misère de mes compatriotes.

De mon volumineux journal écrit au jour le jour à Bruxelles l'été dernier, je ne conte ici que quelques impressions vécues au début de la guerre honteuse déclarée par l'Allemagne.

Je le fais d'une plume fort malhabile, que le lecteur me pardonne, c'est pour la charité!

Lundi 3 Août 1914.

Bloqués à Bruxelles par les événements qui se précipitent d'une façon terrible, à l'abri heureusement sous le toit paternel, nous assistons, le coeur serre aux tortures et aux angoisses de notre petite Belgique.

J'avais au loin, dans un nouveau pays d'adoption, peut être un peu oublié que j'étais belge, mais aujourd'hui je le suis avec tout mon coeur et tantôt ayant eu connaissance de l'ultimatum de l'Allemagne je m'écriais avec tous les miens, avec tous les Belges: „Ah! non! ils ne passeront pas!“ Et cela malgré les larmes, malgré l'affreuse incertitude de l'avenir.

Une tante chérie est auprès de nous; elle semble subitement vieillie par le chagrin, comme tant de mères, elle voit son fils unique partir pour faire bravement son devoir. Avec lui d'autres cousins, de tous jeunes gens, des pères de famille ont repris l'uniforme et vont défendre la Patrie.

Mardi 4 Août 1914.

La guerre est déclarée! C'est fait! Cette puissance formidable qu'est l'Allemagne a osé nous déclarer la guerre! violer notre territoire et fouler aux pieds tous les traités. Le Kaiser, qui invoque le nom de Dieu, nous promet de saccager la Belgique pour la punir de sa bravoure!

Bruxelles est bouleversé! La sortie des chambres a lieu dans l'émotion générale. Notre petite Reine si aimée, a pleuré; dans la rue, dans les trams tout le monde pleure.

Un peu partout les engagements volontaires s'enregistrent en masse. La foule acclamant les soldats qui passent crie vive les Braves! vive la Belgique! tandis que l'on s'arrache les journaux relatant déjà les discours de la Chambre; l'enthousiasme est indescriptible!

Notre Roi, que chacun de nous admire, part à la tête de ses troupes après avoir lancé la proclamation suivante:



Le Palais du Roi converti en ambulance.

A l'Armée de la Nation.

Soldats!

Sans la moindre provocation de notre part un voisin orgueilleux de sa force, a déchiré les traités qui portent sa signature et violé le territoire de nos Pères!

Parce que nous avons été dignes de nous-mêmes, parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur, il nous a attaqués. Mais le monde entier est émerveillé de notre attitude loyale; que son respect et son estime vous réconfortent en ces moments suprêmes!

Voyant son indépendance menacée la Nation a frémi et ses enfants ont bondi à la frontière. Vaillants soldats d'une cause sacrée, j'ai confiance en votre bravoure tenace et je vous salue au nom de la Belgique. Vos concitoyens sont fiers de vous. Vous triompherez, car vous êtes la force mise au service du droit.

César a dit de vos ancêtres:

„De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves“.

Gloire à vous, armée du peuple belge. Souvenez-vous, devant l'ennemi, que vous combattez pour la liberté et pour vos foyers menacés. Souvenez-vous, Flamands, de la Bataille des Eperons d'or; et vous, Wallons de Liège, qui êtes en ce moment à l'honneur, des 600 Franchimontois.

Soldats!

Je pars de Bruxelles pour me mettre à votre tête.

Fait au Palais de Bruxelles, ce 5 août 1914

ALBERT.

Pour soutenir la cause du Droit contre l'Allemand envahisseur, l'armée française est entrée en Belgique et les troupes anglaises vont débarquer...

Vive la Belgique!

Vive la Belgique libre et indépendante!

Cet après midi, ma soeur et ses enfants quittant précipitamment la campagne, viennent auprès de nous. Le temps est superbe, l'air si doux au jardin où règne le calme, les tous petits s'ébattent joyeusement et semblent si heureux! Ne rêvons nous pas quand nous songeons aux affreuses nouvelles apprises tantôt? Nous ne pouvons nous figurer que la guerre soit vraiment déchainée, que des hommes s'entretuent déjà à la frontière, que les allemands massacrent et incendient à Visé!

Ce matin en ville c'était du délire et maintenant quelle tristesse au fond de tous les yeux!

Quel émoi, ce soir! Je m'en souviendrai longtemps! Il est dix heures, un violent coup de sonnette résonne. C'est une servante en pleurs accourant nous prévenir que l'eau du Bocq a été contaminée par les allemands. Nous ne la croyons qu'à demi mais voilà les gardes-civiques et les boy scouts qui sonnent de porte en porte pour prévenir les habitants que l'eau est empoisonnée pendant que la voix lugubre du tocsin se fait entendre à l'église voisine.

C'est donc vrai aussi cette chose horrible? et c'est ainsi que nos ennemis commencent la bataille?—J'avoue que je frissonne; les gens courent affolés prévenir parents et amis, tout le monde est dehors, dans la nuit noire, on parle tout bas de microbes de choléra et les pharmacies sont envahies!

Plus tard nous apprenons que cette alarme lancée dans toute la ville à la fois par des allemands aimant à jeter la panique était fausse! Après quelques arrestations d'espions et analyses faites d'urgence dans les communes, nous sommes enfin rassurés!

Vers 1 heure du matin nous parvenons à nous coucher, cette journée nous a brisés!

Mercredi 5 Août.

Au centre de la ville l'effervescence est incroyable, la foule est dense et animée, les maisons sont toutes pavoisées et chacun porte à la boutonnière les couleurs nationales et celles des alliés. A tous les coins de rue les camelots vendent des drapeaux tricolores, les marchands de journaux font grand tapage; là un attroupement se forme autour d'un espion que l'autorité vient d'arrêter



1914.—S. M. Le Roi Albert en campagne.

et le peuple, boulevard Anspach, brise les vitrines des brasseries allemandes et des magasins.

C'est un défilé d'autos passant à toute vitesse, de gendarmes superbes dans leurs uniformes, de patrouilles de gardes civiques et de volontaires chantant à tue tête en se promenant bras dessus—bras dessous.

Il règne vraiment ici comme un peu d'allégresse; c'est que de la bas, de Liège les nouvelles arrivent: notre garnison tient en échec la formidable armée allemande! C'est la victoire, elle nous emballe et nous rend, je crois, tous un peu fous!

Samedi 8 Août.

Aujourd'hui quel contraste déjà! Une tristesse pèse sur Bruxelles, la plupart des magasins sont fermés, de nombreux bâtiments transformés en ambulances; plus d'autos, plus de bruit, tout ce remous de l'autre jour est plus près maintenant des champs de bataille.

Nos blessés arrivent à la gare du nord, quelques prisonniers allemands aussi et les badauds s'écrasent pour voir quelque chose!

A bout de forces, des soldats du 9-eme de ligne viennent prendre quelques heures de repos dans leurs familles; ils se sont si bien battus nos braves petits soldats! on les acclame; mais l'un d'eux passe tout près de nous, indifférent à cette ovation; il est livide, ses yeux sont hagards et il semble exténué. Ils gardent d'ailleurs, tous, de là bas des visions d'horreur dont nous ne pouvons avoir ici qu'une si faible idée.

Un voisin, légèrement blessé, nous dit comment et avec quelle ardeur ils allaient au feu; comme la fatigue commençait rudement à se faire sentir, les sergents pour ranimer notre courage nous menaient en criant. Hardis les Belges; tenez encore, encore une heure, les Français

approchent, ils arrivent à notre secours! hardi les Belges!
On était fou; et l'on en tuait des allemands! il en tombait un
rang, dix, cinquante! il en revenait toujours! ils étaient trop!

A l'Arcade du Cinquantenaire.



La statue de la Ville de Liège
décorée de la Légion d'honneur. (1914 Illustrè).

Nos ennemis bombardent Liège et la ville, malgré
l'héroïsme de nos soldats, devra se rendre. Le fort de
Loncin a sauté et le général Léman est prisonnier; voici
sa lettre au Roi et le récit de la catastrophe que nous
avons pu nous procurer.

L'héroïque défense

DU

FORT DE LONCIN

Le fort de Loncin a sauté, mais ne s'est pas rendu

Dans la lettre magnifique qu'il écrivait au Roi, le général Lemans annonçait qu'après avoir exposé à l'ennemi la plus admirable résistance, le fort de Loncin détruit par une vraie catastrophe, due à l'explosion du magasin à poudres, était tombé au pouvoir des Allemands, ayant perdu une partie de sa garnison.

Un officier qui participa jusqu'au dernier moment à l'héroïque défense du fort et qui, trouvé évanoui dans les débris fut fait prisonnier puis transporté dans une ambulance d'où il parvint à s'échapper pour rejoindre l'armée à Anvers, nous a fourni au sujet de la résistance de Loncin les détails véridiques qu'on va lire. On verra que la conduite de la garnison du fort, contre lequel l'adversaire mit en action les moyens les plus puissants dont il pouvait disposer, dépasse en bravoure, en stoïcisme et en énergie sublime tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Les forts abandonnés à eux-mêmes. Le Général Lemans reste l'âme de la défense.

Le général Lemans vint s'installer au fort de Loncin, aussitôt que certains intervalles ayant été forcés par l'ennemi, la 3^e division d'armée qui avait résisté avec une vaillance

étonnante pendant les journées des 4, 5 et 6 août, dut se replier devant les effectifs évalués à 100.000 hommes, après leur avoir infligé des pertes considérables.

L'ennemi avait pénétré dans la ville de Liège; les forts étaient abandonnés à eux-même. Aussi longtemps que des relations purent être maintenues entre eux, le général Lemans continua de diriger l'ensemble de la défense. Ces relations étaient assurées par des soldats au dévouement héroïque, qui risquaient cent fois leur vie en traversant les lignes ennemies pour porter des ordres et communiqués d'un ouvrage à l'autre. Rien ne passait à portée des canons d'un fort sans être aussitôt détruit.

Les forts pris à revers.

Bien qu'ils fussent maîtres de la ville, les Allemands se trouvaient donc dans une situation précaire. Il leur fallait à tout prix s'emparer des ouvrages qui, continuaient de bombarder toutes les routes par où devaient passer les armées envahissantes et leur immense charroi.

Ils ne devaient pas songer à prendre d'emblée les forts d'assaut. Les tentatives exécutées lors des attaques sur la rive droite de la Meuse, leur avaient prouvé que l'opération était irréalisable, même au prix d'énormes sacrifices. Les Allemands résolurent donc d'amener devant les forts leur matériel de siège, afin de les mettre hors d'usage par un bombardement violent. Petit à petit, leur infanterie, d'abord, vint investir les ouvrages à distance, les isolant les uns des autres. Maîtres des intervalles, ils purent faire pénétrer dans la ville, durant la nuit, et par des routes que le terrain accidenté soustrayait à l'action des forts, abandonnés à eux-mêmes, quelques-unes de leurs batteries les plus puissantes. Ils pouvaient ainsi bombarder «à revers» des ouvrages qui n'avaient pas été constitués en vue de résister à un tir d'artillerie dans cette direction, tandis que d'autres batteries bombardaient les forts en front, à grande distance.

Le fort de Loncin isolé.

Une huitaine de jours après l'attaque des Allemands sur Liège, le fort de Loncin s'aperçut qu'il était totalement isolé.

Mille indices annonçaient qu'une attaque formidable se préparait. Sous la direction du général Leman et du commandant du fort, les préparatifs de défense se poursuivaient avec la dernière activité. Nuit et jour, dans cette immense ruche de fer et de béton, chacun accomplissait sa tâche avec un calme et un entrain magnifiques. Les canons, inlassablement, crachaient leur mitraille meurtrière sur tout ce qui s'aventurait à leur portée. Déjà la lutte s'engageait entre les grosses coupoles et les premières batteries de 10,5 cm., dont on avait pu approximativement déterminer l'emplacement. Des projectiles atteignaient le fort, éclatant avec un bruit de tonnerre, mais ne lui causant nul dommage. Placides et stoïques, les artilleurs de service dans les coupoles pointaient leurs pièces avec calme et précision, ne tirant qu'à bon escient.

Atmosphère d'héroïsme.

Electrisée par l'exemple de ses chefs, toute la garnison attendait, sans manifester la moindre inquiétude. Nulle appréhension; une confiance absolue chez tous et la résolution inébranlable de tenir bon jusqu'aux dernières limites. Chaque jour, d'ailleurs, le général Leman ou le commandant Naesens adressait aux hommes réunis une courte allocution, empreinte de la plus noble énergie, leur faisant jurer de lutter jusqu'à la mort plutôt que de se rendre. Une immense clameur de Vive le Roi! Vive la Belgique! accueillait ces paroles, se répercutant sous les voûtes sonores du fort.

A mesure que le temps passait, une lueur plus farouche illuminait les yeux dans les visages déjà noircis par les premières traces de la fumée provenant du tir des coupoles et de l'explosion des projectiles ennemis. Dans les galeries obscures — l'obstruction de la cheminée d'aérage des générateurs empêchait l'éclairage électrique de fonctionner — dans les locaux aux fenêtres hermétiquement blindées, dans les magasins, dans les coupoles, petit à petit, l'air se faisait plus lourd, chargé de l'acre et grisante odeur de la poudre. Mais loin de déprimer les cerveaux ou les cœurs, elle leur communiquait une ardeur nouvelle. Une atmosphère d'héroïsme enveloppait tous ces hommes, étroitement unis pour l'accomplissement du même devoir, et plus décidés à chaque heure au sacrifice total de leur vie.



HERMANN HAYKON
ST. LOUIS, MO.
No. 289977

Un orage de feu.—Une garnison d'airain.

Puis soudain, le 14 août, vers 4 heures de l'après midi, ce fut le déchainement du formidable orage attendu. Une artillerie de siège invisible, bombarde le fort sans répit, durant 25 heures; toutes les minutes, deux, trois, parfois quatre projectiles éclatent sans discontinuer sur le massif central, avec un vacarme de tonnerre. Des jets de flamme, des nuages de fumée opaque, pénètrent par toutes les fissures. Faute de pouvoir répondre aux batteries ennemies dont on ignore l'emplacement, les coupoles restent silencieuses. Les artilleurs de service sont rassemblés aux étages inférieurs. A l'exception des sentinelles, blotties à l'extérieur de l'ouvrage et qui veillent pour signaler l'approche possible d'un assaillant, toute la garnison a été réunie dans la vaste galerie centrale dont la voûte épaisse de 2,50 à 3 mètres, leur offre un abri sûr. Car les locaux du front de gorge sont rapidement devenus intenables. Les gros projectiles lancés par l'artillerie qui a pris position «dans la ville» atteignent le mur d'escarpe, épais seulement de 1,50 mètre, et le démolissent petit à petit. La garnison, pourtant, est encore idemne; nullement déprimée, calme et vaillante, elle attend stoiquement que cesse cet infernal orage, prélude de l'assaut qu'elle s'est juré de repousser. Inlassablement d'ailleurs, le général Lemane, le commandant Naessens et tous les officiers présents, circulent parmi les hommes, trouvant, en ces heures tragiques, les paroles qu'il faut pour maintenir haut et ferme le moral de ces soldats admirables. Ils sont calmes, confiants, sûrs d'eux mêmes, et tout bonnement sublimes. L'énergie surhumaine du général Lemane s'est communiquée à toute la garnison: ce ne sont plus des hommes, mais des blocs d'airain!

Pourtant, par les brèches du mur de masque, des projectiles à présent pénètrent dans les locaux du front de gorge, y faisant explosion et lançant des débris de muraille dans toutes les directions. Mais le restant du fort résiste magnifiquement à l'ouragan de fer qui s'abat sur lui.

Profitant, durant la nuit, d'une accalmie dans le bombardement, le commandant du fort fait examiner l'état des coupoles. Les plus grosses n'ont subi que peu de dégâts; la plu-

part sont simplement calées par des éclats de fer et de béton qui se sont logés entre la cuirasse. Dès que le feu se ralentira, il sera possible d'y remédier. Les petites coupoles à tir rapide, sont intactes; aucun projectile ne les a même atteintes. C'est la certitude de repousser l'assaut.

A l'aube, le bombardement reprend avec une nouvelle violence; la garnison reste toujours intacte et stoïque, et s'occupe d'éteindre quelques commencements d'incendie dus à des boiseries et literies qui ont pris feu. La confiance la plus admirable ne cesse de régner dans le fort; les hommes prennent leur repas, sans se départir de leur calme; d'autres, vaincus par la fatigue, dorment à poings fermés malgré le vacarme infernal qui les environne. On souffre un peu d'être entassé dans la galerie centrale que la fumée envahit; mais les courages ne faiblissent pas et tous attendent l'heure prochaine de s'élancer à leurs postes de combat, car on prévoit l'assaut pour la nuit.

Une catastrophe épouvantable.—Visions terribles.

Et voici que tout à coup se produit l'épouvantable catastrophe! Vers 17 heures, une explosion formidable ébranle le fort jusque dans ses fondements: c'est le magasin à poudres, où sont enfermées les charges de tir, qui a pris feu, à la suite, suppose-t-on, d'un incendie brusque et inaperçu. Rien au monde ne pourrait rendre les effets terrifiants de cette explosion qui fit s'écrouler toute la partie centrale du fort, dans un nuage indescriptible de flammes, de fumée, de poussière; c'est une dévastation sans nom, un amoncellement inoui de blocs de béton, de fragments de coupoles, achevant d'écraser dans leur chute la presque totalité de la garnison, déchiquetée, déjà par la violence de l'explosion. De cet enchevêtrement fantastique, s'échappent par quelques issues des torrents de fumée suffocante.

On sauve le Général Leman. L'ennemi ne peut contenir son admiration.

Au tonnerre infernal de l'explosion a succédé un silence de mort, que seuls interrompent quelques gémissements de blessés. L'artillerie allemande a cessé son tir; de toutes parts accourent des fantassins ennemis; sur leur visage se lit l'épou-

vante qui succède aux grandes catastrophes. Ce ne sont plus des soldats acharnés à détruire, mais des hommes ensevelis sous les ruines fumantes. Avec des précautions infinies, l'ennemi pénètre dans ce qui reste du fort; il ne songe même pas au succès imprevu que la catastrophe lui vaut, mais à dégager des décombres les survivants qui pourraient s'y trouver. Guidés par l'officier qui nous fait ce récit, et qui, trouvé évanoui, a bientôt repris ses sens, des pionniers et des fantassins allemands dégagent des morts et des blessés. Ils découvrent ainsi le général Leman qu'un de ses adjoints et ses ordonnances, miraculeusement échappés à la mort, s'occupent déjà de retirer des débris qui l'ensevelissent. Tous sont méconnaissables; leur visage est noir de fumée, leurs vêtements sont en lambeaux, leurs mains ensanglantées. Le général est placé sur une civière, qu'au-dessus des obstacles amoncelés, on parvient à porter hors du fort, où un médecin prodigue ses soins au glorieux héros qui a perdu connaissance. A peine a-t-il repris ses sens qu'il serre la main des deux officiers belges qui l'accompagnent et leur dit: «C'est fini, on s'est bien entendu!» Un officier allemand s'approche de lui, se découvre bien bas et la voix tremblante d'émotion, prononce ces mots: «Général, ce que vous avez fait est admirable!» Il semble que ces paroles réconfortent un peu l'illustre défenseur de Liège, que peu après une automobile transportait vers une ambulance de la ville.

Le sauvetage se poursuit.—Une poignée de héros.

Entretemps, la recherche des survivants se poursuit dans le fort. S'éclairant au moyen de falots et de lanternes, un groupe d'allemands s'engage dans une galerie qui a résisté à l'explosion. Du fond du couloir, soudain quelques coups de feu crépitent. Le petit groupe ennemi assiste alors au spectacle le plus poignant et le plus héroïquement sublime qui se puisse décrire. Une poignée de défenseurs du fort, vingt à trente hommes peut-être, miraculeusement échappés à la catastrophe, ont trouvé là un refuge.

On les distingue à peine, à la lueur des falots qui parvient à percer l'épais nuage de fumée dont la galerie est envahie. Ils n'ont plus forme humaine. Noirs de poudre, le visage

ensanglante, couverts de brûlures, les vêtements en lambeaux, les mains crispées sur des tronçons d'armes, la plupart hors d'usage, ces formidables héros, à face de démons, attendent l'ennemi... Ils ont juré de mourir plutôt que de se rendre; et là sans chefs, à demi asphyxiés, blessés ou mutilés, ils rassemblent ce qui leur reste de forces pour tenir tête encore; une clameur rauque s'échappe de leurs poitrines haletantes' «Vive le Roi! Vive la Belgique!» La scène est d'une si tragique grandeur que l'adversaire s'arrête, ébloui par tant d'héroïsme, et incapable de porter la main sur ces glorieuses loques humaines, qui l'une après l'autre s'effondrent sous les effets de l'asphyxie... On se précipite à leur secours et l'on porte hors du fort ces derniers héros d'une résistance sublime!

Cette fois, c'est la fin! Le fort de Loncin réduit en ruines, s'est tu pour toujours. Des 500 hommes qui composaient sa garnison, 350 au moins sont morts, une centaine sont blessés grièvement; 40 ou 50 à peine n'ont que des blessures légères.

Dans le lointain, le canon gronde inlassablement. Ce sont les autres forts qui tiennent toujours; leur grosse voix répète à tous les échos que l'armée belge périra toute entière plutôt que de faillir à son devoir!

Article paru dans le *Courrier de l'Armée*.



Lettre du Général Lemman.

AU ROI DES BELGES.

Le Lieutenant Général Lemman, qui s'est couvert d'une gloire immortelle en défendant la forteresse de Liège avec une énergie héroïque et un talent qui l'élève au rang des généraux les plus illustres, a adressé à S. M. le Roi, au moment d'être fait prisonnier, l'admirable lettre qu'on va lire, où le caractère de ce belge indomptable se révèle tout entier, dans son incomparable grandeur

SIRE,

Après des combats honorables livrés les 4, 5 et 6 août par la 3^{me} division d'armée renforcée, à partir du 5 par la 15^{me} brigade, j'ai estimé que les forts de Liège ne pouvaient

plus jouer que le rôle de forts d'arrêt. J'ai néanmoins conservé le Gouvernement militaire de la place, afin d'en coordonner la défense autant qu'il m'était possible et afin d'exercer une action morale sur les garnisons des forts.

Le bien-fondé de ces résolutions a reçu par la suite des preuves sérieuses.

Votre Majesté n'ignore du reste pas que je m'étais installé au fort de Loncin, à partir du 6 aout vers midi.

SIRE,

Vous apprendrez que ce fort a sauté hier à 17 h. 20 ensevelissant sous ses ruines une partie de la garnison.

Si je n'ai pas perdu la vie dans cette catastrophe, c'est parce que mon escorte, composée comme suit: Capitaine-Commandant Collard, un sous-officier d'infanterie qui n'a sans doute pas survécu, le gendarme Thévenin et mes deux ordonnances (Ch. Van den Bossche et Jos. Lecocq), m'a tiré d'un endroit du fort où j'allais être asphyxié par les gaz de la poudre, j'ai été porté dans le fossé où je suis tombé. Un Capitaine allemand du nom de Grūson, m'a donné à boire, mais j'ai été fait prisonnier, puis emmené à Liège dans une ambulance.

Je suis certain d'avoir soutenu l'honneur de nos armes. Je n'ai rendu ni la forteresse ni les forts.

Daignez me pardonner, Sire, la négligence de cette lettre; je suis physiquement très abîmé par l'explosion de Loncin.

En Allemagne, où je vais être dirigé, mes pensées seront ce qu'elles ont toujours été: la Belgique et son Roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour les mieux servir, mais là mort n'a pas voulu de moi.

Le Lieutenant général.

(Signé) **G. Leman.**

Dimanche 16 Août.

Par un soleil radieux dont nous sommes si souvent gratifiés cet été, nous allons au Bois. La, à travers l'échancrure des grands arbres, nous apercevons dans le ciel bleu un avion français. Au loin le canon qui tonne nous fait songer à tous les braves coeurs défendant notre sol sacré. Tout près de nous la musique joue la Brabançonne; nous l'écoutons debout tandis que de grosses larmes coulent lentement de tous les yeux.

Lundi 17 Août.

L'angoisse nous étreint; malgré un réel succes de nos troupes à Haelen, la bataille semble se rapprocher.

La Reine, les petits Princes, les ministères partent pour Anvers, dernier refuge.

Nous sentons que c'est mesure de prudence, malgré tout ce que l'on nous dit pour nous démontrer le contraire.

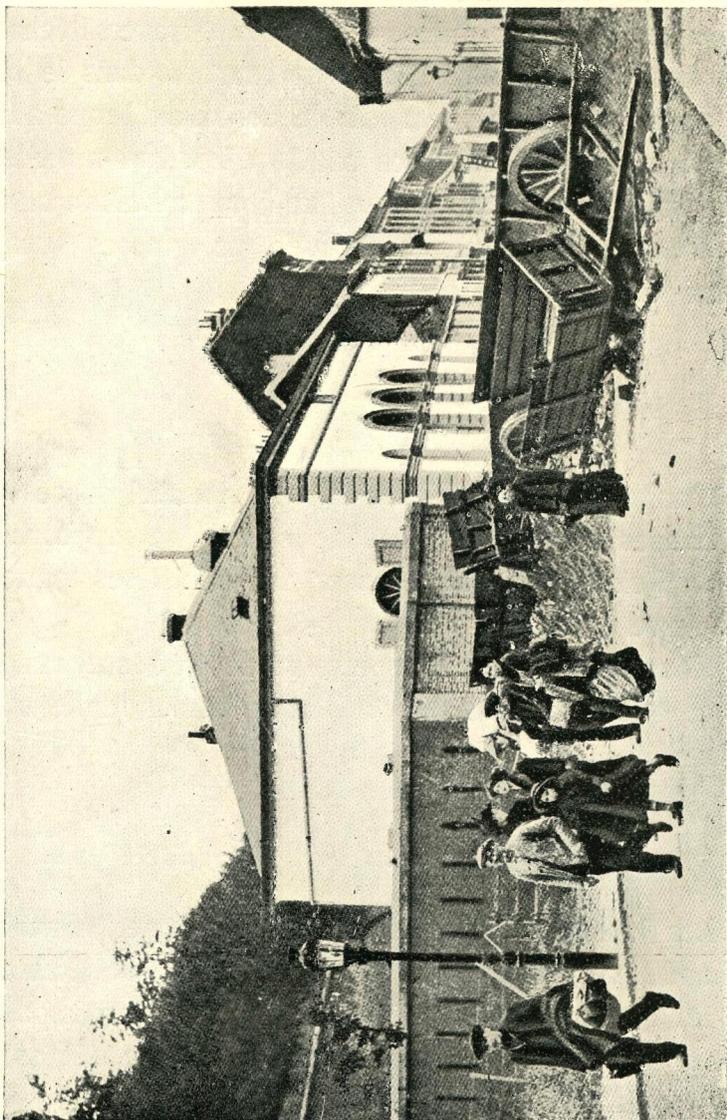
Mercredi 19 Août.

Les journeaux nous disent ce matin que l'offensive allemande vers Bruxelles et Anvers est complètement écartée, que tout va bien pour nous. Nous renaissions à l'espoir et reprenons nos occupations fort délaissées jusqu'à présent.

Mais à trois heures de l'après midi j'aperçois tout à coup un grand mouvement place Dailly, dont nous sommes proches.

Des gens se disant bien informés nous apprennent que nos Belges viennent cette fois d'être battus à Diest

par les Allemands et nos troupes si braves mais trop peu nombreuses doivent forcément reculer. Tous les villages



Diest. Habitants quittant la ville. Barricades de soldats belges. (1914 Illustré).

des environs d'Aerschot, Diest et Louvain sont en feu et, devant nous, c'est la triste et pénible suite de fuyardo arrivant par la chaussée de Louvain.

Les charrettes, camions, tombereaux chargés de femmes et d'enfants se succèdent sans interruption. Ces pauvres gens font pitié, ils ont abandonné leurs femmes brûlant, ils ne savent que leurs vies. Les curieux que nous sommes s'émeuvent et apportent à ces malheureux un peu de pain et à boire. Dans une charrette proche de nous de pauvres paysannes sanglotent en racontant que les barbares ont pris leurs chevaux et leurs vaches et brûlé leurs fermes. Une mère labas a perdu un de ses enfants en se sauvant et une autre, adossée à cette maison, l'air égaré, serre convulsivement dans ses bras son bébé mort, étouffé par mégarde dans sa fuite éperdue!

Voilà maintenant les gendarmes de Louvain qui se replient sur Bruxelles et quelques uns de nos soldats dont deux ou trois lanciers conduisant des chevaux par la bride; ils sont une poignée, couverts de poussière et noirs de poudre.

De sourdes détonations résonnent du côté de Laeken, ce sont les postes de télégraphie sans fil que les nôtres font sauter!

Mais alors! C'est la défaite! Et la censure sévère nous donnait tantôt trop d'illusions!

Vers sept heures arrivent place Dailly des milliers de gardes-civiques convoqués d'urgence. Quelques uns d'entre eux disent qu'ils vont se mettre ce soir aux barricades qui nous entourent de tous côtés, car on craint des bandes ou des patrouilles allemandes! d'autres gardes demandent effarés aux passants s'ils ne savent pas pourquoi on les a convoqués; ils ne se doutent de rien!

A la maison tout le monde est inquiet et énervé et les deux vieilles servantes, complètement affolées veulent absolument aller mourir chez leur frère.

Nous ne nous trouvons tout de même guère en sécurité dans ce quartier et nous allons demander l'hospitalité dans le centre de la ville.

Finalement chacun se calme, nous parvenons à nous caser tous pour la nuit et l'on se couche, je dois dire, avec l'appréhension de ce qu'apportera demain!

Pendant ce temps, mais nous n'en savions rien, la ville recevait l'avis suivant:

Le 20 août, les troupes allemandes en avançant vers la France entreront dans la ville de Bruxelles. A multiples re-

prises, les habitants ont attaqué en des lieux ouverts nos soldats d'une façon traître et défiant le droit des gens. Je mets donc très sérieusement en garde la population de Bruxelles contre un renouvellement de pareils méfaits odieux.

Si en dépit de la présente admonition, dictée par le sentiment d'humanité, nos troupes rencontraient de la résistance de la part des bourgeois, ou même si l'on leur manifestait une hostilité quelconque, j'agiserais sans miséricorde pour protéger la sécurité des troupes qui me sont confiées, et je mettrais la ville de Bruxelles à ras du sol. La responsabilité de cette mesure retomberait alors sur les autorités de votre ville“.

Jeudi 20 Août.

Nous sommes réveillés dès six heures du matin par le puissant moteur d'un“. Taube „volant juste au dessus de nous, très bas, en vrai pays conquis, ce qui nous paraît de bien mauvaise augure! Avec stupeur nous apprenons peu après qu'une partie de la garde civique avait été militarisée et avait quitté Bruxelles la nuit et que l'autre partie avait été licenciée complètement après avoir déposé les armes, pendant que les barricades, étaient démolies et les tranchées comblées.

Les journaux nous disent enfin! que Louvain est aux mains des Allemands et que notre capitale va être occupée aussi.

Il est maintenant huit heures, vite nous courons à la poste centrale afin de lancer quelques télégrammes aux êtres chers dont nous sommes privés de nouvelles depuis longtemps. Mais les grilles ferment hermétiquement la poste, à la gare du nord les portes sont closes également; plus un train à prendre, tout le matériel a été mis en sûreté et le long des boulevards nous voyons d'interminables files de voitures remplies de gens et de malles. Chacun retourne chez soi puisqu'il est impossible de fuir vers le littoral! trop tard!

Partout sur les murs s'étalent ces proclamations de notre bourgmestre que des groupes animés de bruxellois lisent, le coeur comprimé de chagrin et de colère à la pensée de la cheré Patrie envahie!

Concitoyens!

Malgré la résistance héroïque de nos troupes secondées par les armées alliées, il est à craindre que l'ennemi n'envahisse Bruxelles.

Si pareille éventualité se réalise, j'espère pouvoir compter sur le calme et le sang-froid de la population.

Que l'on se garde de tout affolement, de toute panique. Les autorités communales ne désertent pas leur poste. Elles continueront à remplir leurs fonctions avec la fermeté que vous êtes en droit d'attendre d'elles en des circonstances aussi graves.

J'ai à peine besoin de rappeler à mes concitoyens les devoirs de tous envers le pays.

Les lois de la guerre interdisent à l'ennemi de forcer la population de donner des renseignements sur l'armée nationale et sur ses moyens de défense. Les habitants de Bruxelles doivent savoir qu'ils sont en droit de refuser de faire connaître quoi que ce soit, à l'envahisseur.

Ce refus leur est imposé dans l'intérêt de la Patrie.

Qu'aucun de vous n'accepte de servir de guide à l'ennemi.

Que chacun se tienne en garde contre les espions et les agents étrangers qui chercheraient à recueillir des renseignements ou à provoquer des manifestations dans un sens quelconque.

L'ennemi ne peut légitimement porter atteinte ni à l'honneur des familles, ni à la vie des citoyens, ni à la propriété privée, ni au libre exercice des cultes.

Que tout abus commis par l'envahisseur me soit immédiatement dénoncé. Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté, je protégerai de toutes mes forces le droit et la dignité de mes concitoyens.

Je prie les habitants de faciliter ma tâche en s'abstenant de tout acte d'hostilité, de tout usage d'armes, de toute intervention dans les combats et rencontres.

Concitoyens.

Quoi qu'il arrive, écoutez la voix de votre bourgmestre et maintenez-lui votre confiance. Il ne la trahira pas.

Vive la Belgique libre et indépendante!

Vive Bruxelles!

19 Août 1914.

Le Bourgmestre
Adolphe Max.

L'éventualité que les événements d'hier faisaient prévoir va se réaliser. Des troupes allemandes traverseront Bruxelles. Une partie d'entre elles prendra ses cantonnements dans la capitale.

Le commandant de ces troupes m'a donné l'assurance qu'aucune atteinte ne sera portée aux personnes ni aux propriétés.

Les administrateurs communaux resteront en fonctions.

Nul ne doit songer à se faire personnellement justice. Les griefs qui seraient à formuler devront être adressés à l'autorité communale qui en poursuivra le redressement.

Je fais un nouvel appel au calme de la population.

Le Bourgmestre
Adolphe Max.

Les Allemands vont arriver; ils sont aux portes de Bruxelles déjà!

Monsieur Max est allé en parlementaire au devant d'eux assisté de M. M. Steens, Jacquain et Wauthier, avec le capitaine Kriegsheim, représentant le général commandant allemand, il discute les conditions de nos oppresseurs.

La ville est imposée de nombreuses réquisitions et d'une somme énorme à titre de contribution de guerre.

Le capitaine qui demandait également comme otages le bourgmestre, le conseil communal et cent notables de la ville renonça finalement à cette exigence.

Pendant ces pourparlers, la population s'agite; on craint tout! Les ménagères enterrent en hâte les provisions faites à si grand'peine dernièrement, les boutiques se ferment, beaucoup de maisons aussi et les drapeaux, arborés si fierement l'autre jour sont, dans certains quartiers, enlevés d'office par des gens se disant envoyés de l'administration communale, ce qui n'était pas vrai!

A deux heures Monsieur Max et les échevins retournent place Dailly et attendent sous le porche de la caserne Baudouin.

Bientôt l'état major du 4-me Corps d'armée paraît et le général s'avancant tend la main à Monsieur Max qui répond.

«Je regrette, Monsieur le général, de ne pouvoir, en ces douloureuses circonstances mettre ma main dans la vôtre, car je ne puis oublier que ma patrie souffre cruellement et j'espère que vous me comprendrez».

Le général, après avoir gardé la main tendue un instant, dit: «Je comprends cela, monsieur le bourgmestre.»



Monsieur Max, bourgmestre de Bruxelles.

Puis tout l'état major, ayant réquisitionné des autos, se rend à l'hôtel de ville à la suite de nos édiles bruxellois.

Et le défilé des troupes commence!

Comment exprimer la douleur ressentie à la vue des premiers soldats allemands qui apparaissent?

Oh! Ces ennemis! Comme beaucoup d'entre nous, voudraient, je crois, pouvoir les massacrer! ils nous mettent la rage au coeur, car ils nous ont fait trop de mal!

Des hommes serrent les poings et un grand diable d'agent de police, debout auprès de nous, tout en grinçant des dents; dit tout bas à mon père: «Vous les voyez, leurs canons de fusils souvent me frôlent la figure, et dire, Monsieur, que je ne peux pas en étrangler un!»

Et ils passent, les Allemands? l'infanterie, la Cavalerie, des uhlands, de l'artillerie et quelques hussards de la mort qui

attirent surtout l'attention. C'est le corps d'armée qui s'est battus les régiments sont tous mêlés et les hommes exténués de fatigue; couverts de poussière et la sueur ruisselant de leurs visages ils se hâtent vers le repos prochain au plateau de Kœkelberg. Les cavaliers dorment sur leurs chevaux, littéralement; un homme est même attaché par de grosses cordes sur le siège d'un caisson d'artillerie.

Nous avons presque pitié de ces pauvres gens que leurs arrogants officiers mènent au combat... quand là, devant nous nous apercevons, tout à coup entre deux énormes prussiens un pauvre petit soldat belge, un de nos carabiniers, tête nue sous le soleil et l'air si malheureux!

Nos yeux ne peuvent s'en détacher pendant qu'une émotion intense nous saisit.

Ah! Non! plus de pitié pour les bandits qui passent!

Les bataillons se succèdent au son des tambours et des fifres, les longues barques grises, les lourds autobus, les cuisines de campagne ou la Soupe bouillie tout en marchant, les canons, les mitrailleuses; tout ce cortège; sur un signe ou un coup de sifflet s'arrête net ou se remet en branle.

Les officiers lancent des ordres brefs en cette langue germanique aujourd'hui détestée, tandis qu'un des soldats, un seau de chaux à la main, rapidement dessine sur les troncs d'arbres du boulevard de longues flèches blanches pour indiquer la route à ceux qui suivront.

Admirablement équipés et parfaitement organisés, ces traîtres étaient bien prêts eux, à faire la guerre.

En rentrant au logis, le bruit d'un aéroplane Allemand nous fait lever la tête; à cet instant même une boule de feu s'en détache... qu'est ce donc? et que devons-nous craindre?... nous voilà de nouveau frémissants... mais à quelques vingt mètres plus bas la boule éclate en fusée et nous comprenons que c'est un signal.

Après, tout cet ébranlement d'aujourd'hui, nous entendons encore toute la nuit les sabots des chevaux, les lourds canons que l'on traîne, les chants victorieux et le fameux «Die Wacht am Rhein» qui nous obsède.

Monsieur Max, lui, dort à l'hôtel de ville. A minuit un officier Allemand vient lui demander les clefs de la salle gothique: «J'en ai pas, dit-il, je ne suis pas le concierge de



Les pièces qui firent l'attaque de Namur et de Maubeuge.

LES AUTRICHIENS A BRUXELLES.—L'ARTILLERIE DE FORTERESSE.

(1914 Illustrè).

l'hôtel de ville, mais je vous certifie que je suis le seul Belge passant la nuit dans ce monument et que la porte de mon cabinet restera ouverte...

L'officier se retira pour rejoindre l'étatmajor qui s'était fait dresser huit lits dans cette salle gothique où il desirait s'enfermer.

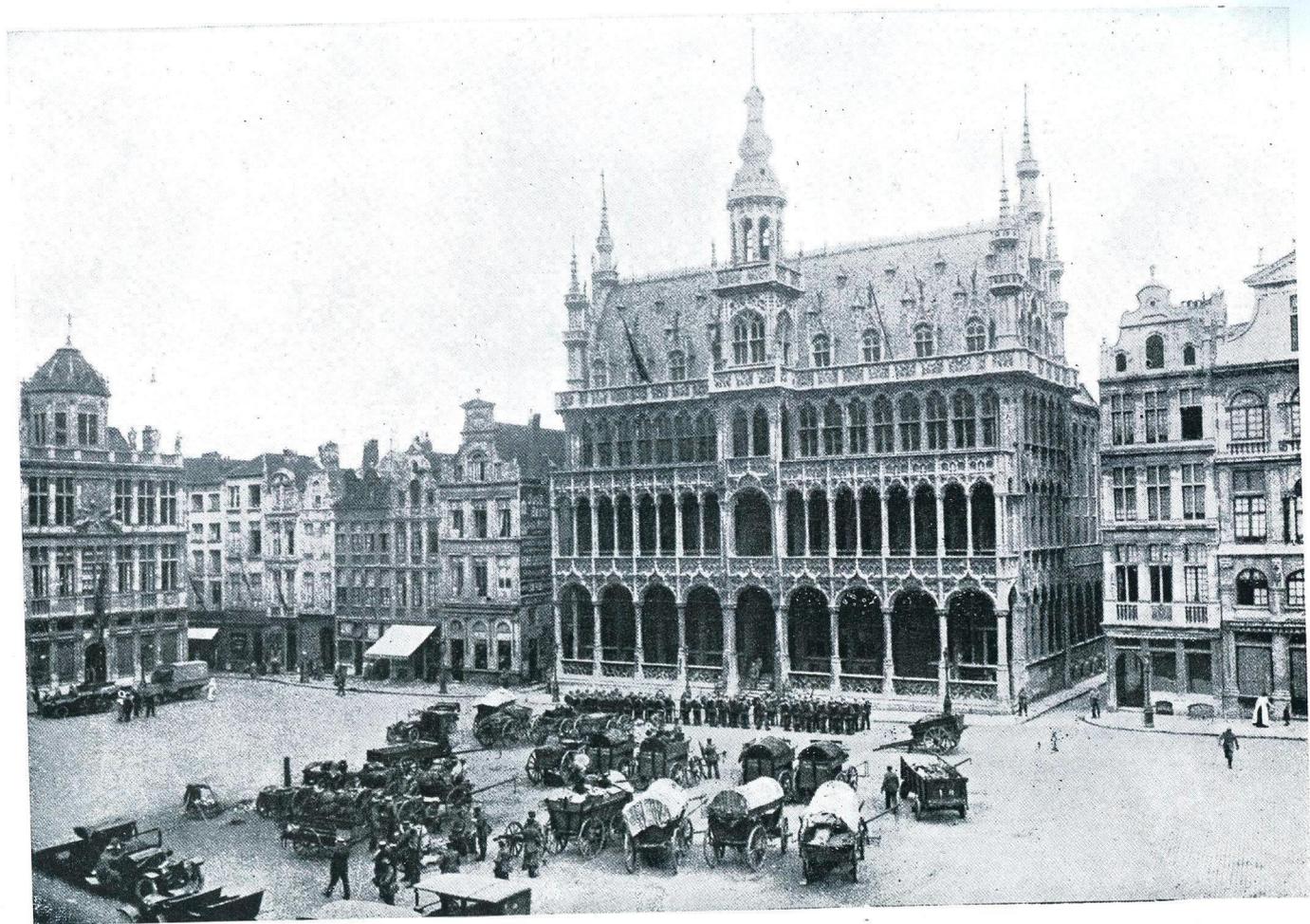
Samedi 22 Août.

Ces premières affiches Allemandes sont aujourd'hui placardées et commentées par une population très agitée.

L'échange de Notes entre l'Allemagne et la Belgique après la prise de Liège.

Après la prise de Liège; le Gouvernement allemand a fait soumettre au Gouvernement belge par l'entremise d'une puissance neutre les notes suivantes:

La forteresse de Liège a été prise d'assaut après une défense vaillante. Le Gouvernement allemand regrette profondément que la manière d'agir du Gouvernement belge vis-à-vis de l'Allemagne ait rendu nécessaire des rencontres sanglantes. L'Allemagne ne vient pas en Belgique en ennemie, ce n'est que forcée par les circonstances et en présence des dispositions militaires prises par la France qu'elle a été obligée de prendre la grosse résolution de pénétrer en Belgique et qu'elle a dû occuper Liège comme point d'appui pour ses opérations ultérieures. L'armée belge ayant par sa résistance héroïque contre une grande suprématie sauvé de la manière la plus brillante l'honneur de ses armes, le Gouvernement allemand prie S. M. le Roi et le Gouvernement belge d'épargner à la Belgique la continuation des horreurs de la guerre. Le Gouvernement allemand est prêt à faire avec la Belgique n'importe quelle convention qui puisse d'une manière quelconque être rendue compatible avec le différend entre lui et la France. L'Allemagne



L'aspect général du campement.

affirme à nouveau, de la manière la plus solennelle qu'elle n'a pas été guidée par l'intention de s'approprier du territoire belge, et que cette intention lui est totalement étrangère. L'Allemagne est encore toujours prête à évacuer immédiatement le Royaume de Belgique, des que la situation sur le théâtre de la guerre le lui permet.

La réponse reçue le 13 août de la Belgique est libellée comme suit:

«La proposition qui nous est soumise par le Gouvernement allemand répète la demande formulée dans l'ultimatum du 2 août.

«Fidèle à ses obligations internationales la Belgique ne peut que répéter la réponse à cette ultimatum, d'autant plus que depuis le 3 août sa neutralité a été violée, qu'une guerre douloureuse a été portée sur son territoire.

Le 22 août 1914.

AUX AUTORITÉS COMMUNALES DE BRUXELLES.

Les habitants de la ville d'Andenne, après avoir protesté de leurs intentions pacifiques, ont fait une surprise traitre sur nos troupes. C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes environ ont été fusillées. Je porte ce fait à la connaissance de la ville pour que les Bruxellois se représentent le sort dont ils sont menacés s'ils prenaient pareille attitude.

Ensuite il a été trouvé dans un magasin d'armes de Huy des projectiles dum-dum. Au cas que cela arriverait, on demanderait rigoureusement compte chaque fois des personnes en question.

Le général commandant en chef,
(s.) von BUELOW.

Les troupes passent toujours, le flot coule, la trouée est faite hélas, l'armée d'occupation s'installe chez nous et s'empare de nos plus beaux monuments, des soldats parcourent les rues avoisinant les casernes et où ils logent chez l'habitant; d'autres se dispersent dans les magasins et les charcuteries surtout font leurs délices.

La rue de la Loi est barrée, le parc fermé au public, de même que les gares. Là, quel changement, quel silence après l'en-combrement des derniers jours; tout est vide, les nombreux rails reluisent au loin; pas un wagon, pas une machine rien! rien que quelques casques prussiens parci par là pour garder les voies.

En maints endroits de la ville des canons ét des mitrail-leuses sont braqués vers le peuple et nous rappellent que nous devons nous tenir tranquilles.

Les trams ne circulent qu'en partie, les journaux ne paraissent plus et Bruxelles morne et désolée commence à vivre péniblement sous la domination allemande, en gardant heureusement au fond du coeur l'espoir d'être débarrassée bientôt du joug maudit.

Quelques proclamations parues en Belgique depuis l'occupation allemande.

Première proclamation des troupes allemandes à Spa.

AU PEUPLE BELGE

C'est à mon grand regret que les troupes Allemandes se voient forcées de franchir la frontière de la Belgique. Elles agissent sous la contrainte d'une nécessité inévitable la neutralité de la Belgique ayant été déjà violée par des officiers français qui, sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

Belges! C'est notre plus grand désir qu'il y ait encore moyen d'éviter un combat entre deux peuples qui étaient amis jusqu'à présent, jadis même alliés. Souvenez vous du glorieux jour de Waterloo où c'étaient les armes allemandes qui ont contribué à fonder et établir l'indépendance et la prospérité de votre patrie.

Mais il nous faut le chemin libre. Des destructions de ponts, de tunnels, de voies ferrées devront être regardées comme des actions hostiles. Belges vous avez à choisir.

J'espère donc que l'armée Allemande ne sera pas contrainte de vous combattre. Un chemin libre pour attaquer celui qui voulait nous attaquer, c'est tout ce que nous désirons; je donne des garanties formelles à la population belge qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre; que nous payerons en or monnayé les vivres qu'il faudra prendre du pays; que nos soldats se montreront les meilleurs amis d'un peuple pour lequel nous éprouvons la plus haute estime, la plus grande sympathie.

C'est de votre sagesse et d'un patriotisme bien compris qu'il dépend d'éviter à votre pays les horreurs de la guerre.

Le Général-Commandant en Chef de l'Armée de la Meuse.

Pour me garantir la bonne conduite de la population, le bourgmestre de Bruxelles, le Conseil communal et cent notables de votre ville devront se présenter demain, à 10 heures du matin, à l'issue orientale de Bruxelles, à un endroit que le parlementaire désignera.

Ces messieurs seront provisoirement retenus à la disposition de mon commandement.

Le général commandant en chef,
(s.) von BUELOW.

* * *

Le Gouverneur militaire allemand de la ville de Liège, Lieutenant-général von Kolewe, a fait afficher hier l'avis suivant:

Aux Habitants de la Ville de Liège

«Le Bourgmestre de Bruxelles a fait savoir au Commandant allemand que le Gouvernement français a déclaré au Gouvernement belge, l'impossibilité de l'assister offensivement en aucune manière, vu qu'il se voit lui-même forcé à la défensive.»

J'oppose à cette affirmation le démenti le plus formel.

Bruxelles, le 30 août 1914.

(Signé) **Adoiphe MAX.**

AVIS IMPORTANT

Il est strictement défendu aussi à la municipalité de la ville de publier des affiches sans avoir reçu ma permission spéciale.

Bruxelles, le 31 août 1914.

Le Gouverneur allemand.

* * *

Citoyens Belges

Je ne demande à personne de renier ses sentiments patriotiques, j'attends de vous tous une soumission raisonnable et une obéissance absolue vis-à-vis des ordres du Gouvernement général. Je vous invite à lui montrer de la confiance et à lui prêter votre concours. J'adresse cette invitation spécialement aux fonctionnaires de l'Etat et des communes qui sont restés à leur poste. Plus vous donnerez suite à cet appel, plus vous servirez votre patrie.

Fait à Bruxelles, le 2 septembre 1914.

Le Gouverneur allemand.

* * *

AVIS

La population de Bruxelles, Comprenant bien ses propres intérêts, a observé en général des l'entrée des troupes allemandes jusqu'à présent l'ordre et le calme. Pour cette raison je n'ai pas encore pris des mesures pour défendre le pavoisement de drapeaux belges, considéré comme provocation par les troupes allemandes qui sont de séjour ou de passage à Bruxelles. C'est précisément pour éviter que nos troupes ne soient amenées à agir de leur propre gré, que j'engage maintenant les propriétaires des maisons de faire rentrer les drapeaux belges.

Le Gouvernement militaire n'a aucunement l'intention de froisser par cette mesure les sentiments et la dignité des habitants. Il a le seul but de préserver les citoyens de tous dommages.

Bruxelles, le 16 Septembre 1914.

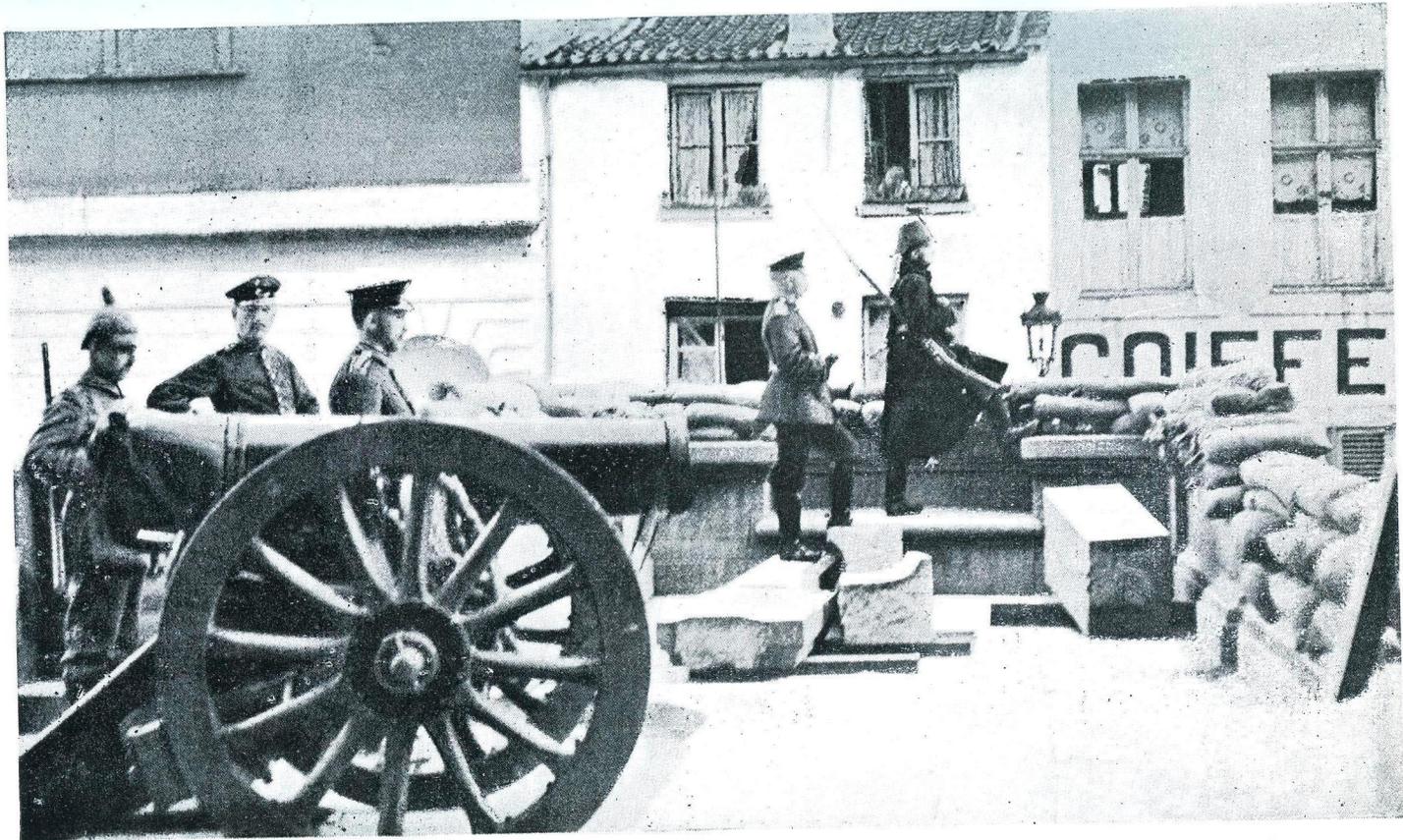
Le Général et Gouverneur.

* * *

VILLE DE BRUXELLES

Chers Concitoyens,

Une affiche aujourd'hui nous apprend que le drapeau national belge arboré aux façades de nos demeures est considéré comme une provocation par les troupes allemandes.



A BRUXELLES.

Les Allemands élèvent, au Palais de Justice, des retranchements formes de sacs de sable.

(1914 Illustré).

Le feldmaréchal von der Goltz, dans sa proclamation du 2 septembre, disait pourtant « ne demander à personne de renier ses sentiments patriotiques » Nous ne pouvions donc prévoir que l'affirmation de ces sentiments serait tenue pour une offense.

L'affiche qui nous le révèle a été, je le reconnais, rédigée en termes mesurés et avec le souci de ménager nos susceptibilités. Elle n'en blessera pas moins, d'une manière profonde, l'ardente et fière population de Bruxelles.

Je demande à cette population de donner un nouvel exemple du sang-froid et de la grandeur d'âme dont elle a fourni déjà tant de preuves en ces jours douloureux.

Acceptons provisoirement le sacrifice qui nous est imposé. Retirons nos drapeaux pour éviter des conflits et attendons patiemment l'heure de la réparation.

Bruxelles, le 16 septembre 1914.

Le Bourgmestre,
Adolphe MAX.

* * *

AVIS OFFICIEL

Les automobiles, les motocyclettes et les vélos privés ne peuvent circuler dans les régions belges occupées par des troupes allemandes qu'à la condition qu'il soient conduits par des soldats allemands ou que le conducteur soit en possession d'un permis valable.

Ces sortes de permis sont délivrés uniquement par les commandants de place locaux, et seulement dans des cas urgents.

Toute contravention à cette ordonnance entraînera la saisie de l'automobile, de la motocyclette ou du vélo.

Quiconque essayera de passer, sans permis, les avant-postes ou troupes allemandes ou quiconque s'en approche de cette façon que les apparences d'une reconnaissance sont présentées, sera fusillé sur-le-champ. Les localités dans le voisinage desquelles les lignes télégraphiques ou téléphoniques sont détruites, seront frappées d'une contribution de guerre, peu importe que les habitants en soient coupables ou non.

Cette ordonnance entre en vigueur à partir du 20 de ce mois.

Bruxelles, le 17 septembre 1914.

Le Gouverneur Général en Belgique.

*
* *

A V I S

Il est arrivé récemment dans les régions qui ne sont pas actuellement occupées par des troupes allemandes, plus ou moins fortes, que des convois de camions ou de patrouilles ont été attaqués par surprise par les habitants.

J'appelle l'attention du public sur le fait qu'un registre des villes et communes dans les environs desquelles de pareilles attaques ont eu lieu est dressé, et qu'elles auront à s'attendre à leur châtement dès que des troupes allemandes passeront à leur proximité.

Bruxelles, le 25 septembre 1914.

Le Gouverneur allemand.

*
* *

A V I S

Le Bourgmestre Max, ayant fait défaut aux engagements encourus envers le Gouvernement allemand, je me suis vu forcé de le suspendre de ses fonctions. M. Max se trouve en détention honorable dans une forteresse.

Bruxelles, le 26 septembre 1914.

Le Gouverneur Militaire.

LA BRABANÇONNE.

I.

Après des siècles d'esclavage
Le Belge, sortant du tombeau,
A reconquis par son courage
Son nom, ses droits et son drapeau.
Et ta main, souveraine et fière
Peuple, désormais indompté,
Grava sur ta vieille bannière:
Le Roi, la Loi, la Liberté.

II.

Marche de ton pas énergique;
Marche de progrès en progrès:
Dieu qui protège la Belgique
Sourit à tes mâles succès.
Travaillons: notre labeur donne
A nos champs la fécondité,
Et la splendeur des arts couronne
Le Roi, la Loi, la Liberté.

III.

Ouvrons nos rangs à d'anciens frères,
De nous trop long temps désunis;
Belges, Bataves, plus de guerres:
Les peuples libres sont amis.
A jamais resserons ensemble
Les liens de fraternité,
Et qu'un même cri nous rassemble
Le Roi, la Loi, la Liberté.

IV.

O Belgique, o mère chérie,
A toi nos coeurs, à toi nos bras,
A toi notre sang, o Patrie,
Nous le jurons tous, tu vivras
Tu vivras toujours grande et belle,
Et ton invincible unité
Aura pour devise immortelle:
Le Roi, la Loi, la Liberté.

A mes camarades du 9^e de Ligne, héroïques défenseurs de Liège.

La Marche des Volontaires Belges

Air: **CHANT DU DÉPART**

1^{er} COUPLET

Faisant notre devoir, pour une réponse fière,
Nous subissons l'assaut d'un tyran.
Qui déjà vient fouler le sol de notre frontière,
Croyant, sans mal, arrêter notre élan.
Mais le Belge' exemple de vaillance,
Ne craint pas ce lâche géant;
Il tient beaucoup à son indépendance,
Pour ell' il veut verser son sang.

REFRAIN

Le régiment des volontaires
Non, jamais, ne reculera,
Préférant une sanglante guerre
Aux lois d'un despote méchant.
Pour sauver le drapeau, la Patrie,
«Marchons, volontair's, en avant!»

2^e COUPLET

Sans fléchir un instant, quittant sa femme, sa mère,
Il est parti, ce soldat vaillant.
Si son cœur est serré, voyez son allure fière,
Regardez donc s'il trembl' en avançant.
Félons, craignez leur juste colère,
Car nos p'tits gas sont décidés;
Soyez certain que chacun d'eux préfère
La mort à une lâcheté. (au refrain.)

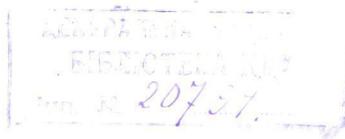
3^e COUPLET

Non jamais, nous, Belges, ne voudrons nous soumettre,
Nous aimons trop notre liberté
Nous somm's prêts, tous debout nous périrons peut-être,
Mais nous nous défendrons jusqu'au dernier.
Si nos aïeux, dont parle l'histoire,
Pouvaient voir leurs petits enfants;
Ils seraient fiers et diraient avec gloire
C'est notre race, notre sang. (au refrain).

VERS L'AVENIR!

Le siècle marche et pose ses jalons,
Nous marquant une étape nouvelle.
Nous le suivons et nous nous rappelons
Nos aïeux et leur gloire immortelle
Si ton sol est petit, dans un monde nouveau
L'avenir, qui t'appelle, a planté ton drapeau:
Marche joyeux, peuple énergique.
Vers des destins dignes de toi,
Dieu protège la libre Belgique et son Roi!

Ta longue paix, autant que longs combats,
Au travail exerçait ta vaillance;
Et tes progrès disaient à chaque pas
Ton génie et ta fière endurance,
Si ta force déborde et franchit ses niveaux,
Verse la comme un fleuve en des mondes nouveaux:
Marche hardi, peuple énergique,
Vers des destins dignes de toi;
Dieu protège la libre Belgique et son Roi!



O terre sainte, o terre des aïeux!
Leurs sueurs et leur sang l'ont pétrie;
Et loin ou près, sauront leurs fils pieux
Honoré, élargir la patrie.
Si des frères s'en vont, il en est par milliers
Qui, fidèles gardiens, défendront tes foyers:
Va sans faiblir, peuple énergique
Vers des destins dignes de toi!
Dieu saura protéger la Belgique et son Roi!



